

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

X

Dès que don Luis fut dans la chambre à coucher de don Estevan, celui-ci poussa le verrou intérieur de la porte, et revenant à son ami qui le regardait faire avec une certaine surprise :

glace se trouvaient étalées toutes espèces de pots et d'instruments de toilette, en bois, en acier et en ivoire, des cuvettes, des godets, des pinceaux, des pattes de lapin, que sais-je encore ; à des patères étaient accrochés des habits de toutes forme, costumes anglais, yankees, moines, soldats, prêtres, rancheros, gambucinos, sous-officiers, capitaines, généraux, magistrats, tous se confon-
laient



...il faisait à don Luis ce que dans l'argot du théâtre on nomme une tête.

— Il est important, dit don Estevan, que personne ne nous dérange pendant que nous procéderons à notre transformation physique ; passons s'il vous plaît, cher ami, dans mon cabinet de toilette, où tout est préparé.

— Mais ne me direz-vous pas ?... fit don Luis.

— Je vous dirai tout, cher ami, mais pendant que je vous aiderai à vous déguiser ; nous n'avons pas un instant à perdre.

— C'est juste, dit don Luis en passant dans le cabinet de toilette.

Ce cabinet de toilette ressemblait, à s'y méprendre, à une loge d'acteur ; sur une grande table surmontée d'une immense

depuis le lepero, jusqu'au grade le plus élevé, dans un indescriptible tohu-bohu...

Ce cabinet de toilette était un véritable capharnaüm.

— Otez votre habit, votre gilet, dégagez votre cou et votre poitrine, et hâtons-nous.

Don Luis obéit, son ami le fit asseoir sur une chaise, puis il se mit à l'œuvre, et tout en commençant le récit détaillé de tout ce que lui et son frère avaient fait depuis la veille, don Estevan procéda au changement physique de son ami, avec une rapidité, une habileté et une sûreté de main qui dénotaient chez lui une longue expérience des déguisements, il faisait à don Luis ce que dans l'argot du théâtre on nomme une tête.

Pendant vingt minutes au moins il travailla sans prendre un instant de repos, son récit se termina précisément en même temps que son « maquillage », terme consacré que nous sommes contraincts d'employer ; il compléta le tout en relevant les cheveux de son ami, et lui adaptant une porruque d'une forme singulière...

— Reprenez vos habits, lui dit-il, n'oubliez pas les armes, puis par-dessus vos vêtements, vous endosserez cette robe de moine pendue là derrière vous.

— Ne puis-je pas me regarder ?

— Non, pas encore, lorsque ce sera sec, dans quelques minutes.

Tout en causant il avait commencé, lui aussi, à se faire une tête.

Don Luis lui obéit docilement ; seulement, au lieu de deux revolvers, il en cacha quatre dans sa faja en compagnie d'un long et excellent poignard.

— Là, voilà qui est fait, dit-il ; conserverais-je mes bottes ?

— Gardez-vous-en bien ; prenez ces sandales, vous aurez des bottes quand il le faudra.

— C'est fait, dit don Luis, je suis prêt.

— Et moi aussi, répondit don Estevan en se retournant.

— Eh ! s'écria le jeune homme en riant, que diable allez-vous faire ? vous avez l'air d'un Yankee pur sang.

— C'est que, cher ami, je suis en ce moment un fils des États du Nord-Amérique.

— C'est frappant, sur mon honneur ! Et moi !

— Regardez-vous.

Il s'élança vers la glace.

— Oh ! s'écria-t-il, le beau moine ! j'ai l'air d'un portrait de Zurbaran sorti de sa toile, je ne me reconnais plus du tout.

— Il faut qu'il en soit ainsi, pour le rôle que vous avez à jouer.

— C'est vrai, merci, Estevan ; c'est singulier, tout est changé en moi, même le regard, et cependant on affirme que cela est impossible.

Don Luis se mit à rire.

— C'est un bruit que font courir ceux dont c'est l'intérêt ; en changeant les sourcils, mettant quelques lignes au coin des yeux, un peu de bistre près du nez et dessous l'œil et en tointant légèrement le bord des paupières et les cils, on modifie parfaitement le regard, comme vous en avez la preuve.

— C'est vrai ; êtes-vous prêt ?

— Là, voilà qui est fait, nous partirons quand il vous plaira nous avons encore près de vingt minutes, nous ne serons pas en retard.

Les deux amis quittèrent l'appartement et descendirent.

Don Estevan donna quelques instructions à Aramburi, chargé de veiller sur la maison avec une dizaine d'hommes de la cuadrilla, et ils partirent.

La rue où était situé le couvent des Bernardines, faiblement éclairée, comme toutes les rues où dominent les établissements religieux, avait, ce soir-là, une animation qui, sans être grande, était plus vive que d'ordinaire, beaucoup de promeneurs flânaient et se coudoyaient sur les trottoirs ; aux deux extrémités de la rue plusieurs « Providencias » attendaient, on en aurait pu compter sept ou huit au moins, stationnant devant des maisons faisant le coin de la cuadra.

Plusieurs individus groupés ça et là causaient entre eux avec une certaine animation, commentant et discutant les événements politiques du jour.

La porte du couvent était entre-bâillée, au moins causait avec la tourière ; un peu avant huit heures, un homme fort bien vêtu, entra dans la loge, et présentant un large pli cacheté à la tourière :

— Je suis médecin, dit-il, ce pli tout de suite à la sainte mère supérieure, hâtez-vous, il s'agit de vie et de mort.

— Mon Dieu ! s'écria la sœur converse d'un air désolé, comment faire, je ne puis abandonner mon poste.

— Je resterai à votre place, ma sœur, dit le religieux. N'avez-vous pas entendu qu'il s'agit de vie et de mort ?

— Oh ! c'est que je resterai peut-être un quart d'heure ou vingt minutes absente, je ne puis marcher vite, et je ne sais où je rencontrerai notre sainte mère.

— Je ne bougerai pas avant votre retour, dit le religieux.

— C'est bien important ? demanda-t-elle au médecin.

— De la plus haute importance, ma sœur, répondit celui-ci.

— Allons ! je pars, je compte sur votre obligeance, et je vous remercie, mon père.

— Allez, ma sœur, je ferai bonne garde.

La digne femme n'hésita plus et s'éloigna cahin-caha, car ainsi qu'elle l'avait dit, elle n'était pas ingambe.

A peine fut-elle partie que le religieux ferma le guichet de la porte du couvent.

— Eh bien ! demanda-t-il au médecin.

— J'ai les manteaux et les chapeaux, répondit celui-ci.

— Bien, je me charge de les avorter, dit le moine.

— Moi, je veille ; allez, dit le médecin.

Il s'avança jusqu'à l'extrémité de la voûte en se dissimulant complètement dans l'ombre.

Le premier coup de huit heures sonna.

Il se fit un certain bruit dans la rue.

Le religieux et le médecin ne s'en préoccupèrent, point sans doute ils savaient ce dont il s'agissait.

Cependant tous les deux, l'un dans la loge l'autre sous le zaguano, portèrent machinalement la main droite à leur ceinture.

Mais en ce moment le religieux aperçut deux ombres qui se glissaient silencieuses et rapides le long des murailles, se dissimulant le plus qu'elles pouvaient dans l'ombre portée du mur.

Quand les deux ombres qu'il reconnut pour être deux femmes ne furent qu'à trois ou quatre pas de lui, le moine dit d'une voix basse et douce :

— Mercedes, Angela, c'est moi, Luis, ne craignez rien, je suis ici pour vous sauver.

— Luis ! s'écrièrent-elles avec une joyeuse surprise.

— Silence ! dit-il, où vous êtes perdues, venez, hâtez-vous.

— Nous voici, firent-elles.

— Que faut-il faire ? ajouta dona Mercedes.

Il les fit entrer dans la loge.

Elles retinrent avec peine un cri de surprise en voyant deux hommes qu'elles ne connaissaient point.

— C'est moi, Luis, reprit-il vivement, cette autre personne est don Jose, don Estevan est à quelques pas, nous sommes tous réunis, hâtez-vous de mettre ces manteaux et ces chapeaux d'hommes ; vous êtes trahies et vendues à notre ennemi.

Heureusement les deux dames n'étaient pas des femmes sensibles comme il y en a tant en Europe, elles étaient braves et avaient vu le danger d'assez près déjà, pour être aguerries et ne pas s'évanouir comme de petites maîtresses ; sans dire un mot et comprenant l'importance de la situation, elles se hâtèrent de se

coiffer des sombreros et de s'envelopper jusqu'aux yeux dans les manteaux que don Jose leur présentait.

— Nous sommes prêts, dit dona Mercedes, que faut-il faire ?

— Ces revolvers sont chargés, dit don Luis en leur présentant deux adorables bijoux de Galand, long de douze centimètres à peine. Gardez-les à la main, mais ne vous en servez pas; seulement si quelqu'un essaye de vous regarder sous le nez, montrez-les.

— Merci, dirent-elles.

— Je ne redoute plus rien, dit dona Mercedes.

— Maintenant suivez-nous; une fois dans la rue, don Jose nous servira de guide, moi, je formerai l'arrière garde; quoi qu'il arrive, pas un mot, pas un cri.

— Vous serez content de nous, mon frère, dit dona Angela.

Tout ce que nous avons mis tant de temps à raconter s'était passé avec une rapidité extrême.

Le dernier coup de huit heures sonnait au moment où don Jose ouvrit la porte.

Il y avait précisément là un groupe nombreux de gens qui péroraient, oriaient et disputaient.

Les quatre fugitifs, au lieu de suivre le trottoir donnèrent tête baissée au milieu du groupe à travers lequel ils passèrent sans éprouver le moindre obstacle, et arrivés de l'autre côté de la rue, au lieu de tourner à gauche, ils tournèrent à droite, et s'éloignèrent mais sans se presser, comme des promeneurs qui flânent en causant.

Au même instant, deux dames, bien emmitouffées dans leurs coiffes, et sortant où ne savaient d'où, apparurent à la porte du couvent, tournèrent à gauche et s'éloignèrent rapidement.

— Ce sont elles, enfin ! s'écria un homme blotti dans l'enfoncement d'une porte, suivez-les, vous m'en répondez, dit-il à deux ou trois individus arrêtés près de lui.

— Je ne crois pas, dit un de ces individus.

— Je les ai reconnues, suivez-les, vous dis-je, et venez me rendre compte ici de ce que vous aurez vu.

Ces individus s'élançèrent sans répliquer à la suite des deux dames.

— C'est singulier, murmura cet homme dès qu'il fut seul, que faisaient ces quatre hommes dans le couvent ? Je ne sais pourquoi, il me semble que je suis joué, tout me paraît extraordinaire ce soir; cette rue, ordinairement si solitaire, encombrée de monde; ces voitures stationnant on ne sait pourquoi aux deux extrémités de la rue, malgré les arrêtés de police; tout cela est étrange, il y a quelque chose... mais quoi ? cependant j'ai bien reconnu les deux dames. Sacrement ! Si ces démons de leperos m'ont trompé, ils le payeront cher !

En ce moment les hommes expédiés à la découverte revinrent.

— Où sont-elles ? demanda vivement l'inconnu.

— En route pour se rendre où vous savez, répondit un des hommes.

— Vous en êtes certain ?

— Très certain, à moins qu'elles changent de chemin en route.

— Que s'est-il passé ? dites-moi tout.

— Ce ne sera pas long, dit l'homme, juste au coin de l'esquina était arrêtée une "Providencia," nous avons parfaitement reconnu les deux leperos de ce matin, l'un était sur le siège, l'autre accroché tout debout derrière; ils ont fait un signe auquel

le cocher a répondu; les deux dames sont alors montées dans la voiture, elles sont fidèlement jolies tout de même.

— Après ? dit nerveusement l'inconnu.

— Eh bien, dès qu'elles ont eu refermé la portière, le cocher a sifflé d'une certaine façon, puis il a fouetté ses chevaux et il est parti au grand trot.

À la bonne heure; ils sont fidèles.

— Oh ! quant à cela, ils avaient bien l'air d'y aller de franc jeu, senor.

— Hâtons-nous de regagner la maison.

— Oh ! nous arriverons avant eux, senor, ils ont des détours à faire, au lieu que nous, nous irons tout droit.

— N'importe, il faut que nous soyons là-bas pour les recevoir.

— Comme il vous plaira.

Ils se mirent en marche.

— C'est égal, dit l'homme qui jusque-là avait parlé, c'est égal, elles sont fidèlement jolies.

Ces paroles s'adressaient à un de ses compagnons.

— Oui, répondit l'autre, très belles toutes deux.

— Moi, je préfère la quarteronne, dit le troisième.

— Ah ! non, par exemple ! reprit le premier, la "china est bien plus attrayante, quel salero, amigo ! quel salero !

— Eh ! eh ! fit le troisième, la quarteronne n'en manque pas non plus.

— Hein, que parlez-vous de china et de quarteronne ? dit l'inconnu.

— Pardon, senor, nous causons entre nous des deux dames.

— Comment des deux dames ?

— Qui, senor, celles si adroitement enlevées par les deux leperos.

— Eh bien, quel rapport existe-t-il entre ces dames et cette quarteronne et cette china dont vous parlez ?

— Dame ! un très grand rapport, senor, les deux dames enlevées.....

— Eh bien, achevez donc, animal ! au lieu de mâcher ainsi vos paroles !

— L'une est china et l'autre quarteronne.

— Les dames enlevées ?

— Mais oui, senor, je me tue à vous le dire.

— Oh ! Donnewerter ! s'écria-t-il avec rage, nous sommes joués !

— Comment joués ?

— Vous vous êtes trompés de voiture.

— Non pas, nous avons très bien reconnus les leperos ; n'est-ce pas, vous autres ?

— Nous les avons reconnus parfaitement, dirent les autres valets.

— Sacrement ! s'écria Peters Batt, qu'à ses singuliers jurons tudesques le lecteur a sans doute reconnu. Ces démons nous ont trompés ! Ils nous ont trahis !

— Je ne crois pas, senor, ils y allaient trop de franc jeu.

— Ah ! ces leperos, quelle race ! Et qu'est-ce que je dirai au général, moi ? Il est capable de me tuer raide.

— Quant à cela, c'est bien possible.

— Jolie consolation que tu lui donnes là, dit son voisin, en lui poussant le bras.

— Ce misérable gringo qui nous traite comme des chiens, je ne serais pas fâché...

— Tais-toi... Mais, senor, ajouta-t-il à haute voix, avant d'accuser ces braves gens, il faudrait être sûr de leur trahison.

— Oh ! cela ne sera pas difficile à prouver.

— Cependant, s'ils viennent au rendez-vous convenu ?

— Ils se garderont bien d'y venir, fit-il avec rage.

— Cependant, s'ils viennent, cela prouvera, il me semble, qu'ils ne sont pas coupables, et qu'ils ont été trompés, eux aussi ; car, placés comme ils étaient, ils ne pouvaient pas voir le visage de ces dames.

— C'est vrai ; murmura l'Allemand, frappé de ce raisonnement.

— Vous voyez bien, reprit le valet ;

— Oui, mais il ne viendront pas.

— Moi, je crois qu'ils viendront.

— Qui vous fait supposer cela ?

— La manière dont ils ont agi.

— Bah ! ils se savaient surveillés.

— Raison de plus, señor, pour qu'ils n'aient pas essayé de nous tromper.

— Peut-être ? fit le Prussien entre ses dents.

— Il y a certainement trahison, reprit le valet, qui se délectait à faire trembler le Prussien.

— Ah ! vous en convenez...

— Dame ! c'est facile à voir ; mais ils n'y sont pour rien.

— C'est ce que nous saurons bientôt, car nous voici presque à la rue.

— Eh ! tenez, señor, voilà une " Providentia " arrêtée.

— C'est vrai, mais que signifie ce rassemblement ?

— On dirait une dispute.

— En effet, hâtons-nous, dit le Prussien.

Ils pressèrent le pas.

Bientôt, ils se trouvèrent au milieu du rassemblement, beaucoup plus nombreux qu'ils l'avaient supposé d'abord.

On se disputait et ferme.

On entendait des voix d'hommes et de femmes alternant, et parfois criant ensemble avec une grande véhémence.

Les disputateurs s'expliquaient devant un alcade de Barrio, accompagné d'une douzaine d'agents, au moins ; le magistrat écoutait les parties avec une grande patience.

Peters Batt s'informa à un homme placé près de lui, du sujet de la dispute.

— C'est très drôle, dit le curieux, avec bonhomie ; il paraît que ces deux hommes avaient été loués par deux dames, pour les conduire ici.

— Ah ! fit le Prussien.

— Oui, reprit le curieux, ils attendaient deux dames à une esquina, deux autres se présentèrent et montèrent dans la voiture en faisant au cocher un signe qu'il crut comprendre, car elles étaient si bien emmitoufflées, qu'il ne les reconnut pas ; d'ailleurs, il déclara ne les avoir jamais vues.

— Alors, interrompit un lepero en ricanant, il était difficile qu'il les reconnût.

— C'est juste, dit le curieux sans s'émouvoir, le cocher prétend avoir été loué par un domestique, et payé d'avance.

— Ah ! c'est une raison, fit le lepero.

— Oui et une bonne, reprit le curieux ; toujours est-il que les deux femmes montèrent dans la voiture qui partit sans leur laisser le temps de s'expliquer ; alors, vous comprenez, en arrivant ici, les deux dames qui semblent deux gaillardes, ont été furieuses, et la dispute a commencé.

— Alors ? demanda Peters Batt avec impatience.

Mais il ne put en entendre davantage.

L'alcade de Barrio, fatigué sans doute de cette longue discussion qu'il ne réussissait pas à rendre clair, jugea en ce moment devoir y mettre brusquement un terme.

— Tout cela est bel et bon, dit-il ; mais vous embrouillez si bien les choses, que je n'y vois goutte.

Les plaignants voulurent interrompre.

— Silence, dit-il d'un ton péremptoire ; vous, vous aurez à justifier d'abord de la possession légale de cette voiture, que je vous soupçonne fort d'avoir volée quelque part ; puis vous aurez à répondre de votre désobéissance aux règlements de police qui défendent la circulation des voitures après l'oracion sonnée ; en conséquence, je vous arrête, et je mets la voiture en fourrière jusqu'à plus ample informé.

— Bravo ! crièrent les curieux en riant.

— Quant à vous, mes petites chattes, reprit l'alcade toujours impassible, malgré vos gentils minois et vos museaux fûtés, je vous soupçonne fort d'être de la marchandise de contrebande, vous nous suivrez aussi ; demain, je verrai ce que je ferai de vous, je vous permets de monter en voiture avec moi.

Les plaignants voulurent protester, mais ce fut en vain ; le magistrat fut insensible aux larmes comme aux prières et aux protestations.

— En route, dit-il à ces hommes, entourez la voiture, et dispersez la foule.

Peters Batt fut, à son grand regret, contraint de se retirer comme les autres ; mais il se promit de se rendre le lendemain chez l'Alcade de Barrio, et d'avoir ainsi le dernier mot de cette ténébreuse affaire.

Il se tint parole ; le lendemain matin il se rendit chez le commissaire de police du quartier. Celui-ci lui répondit qu'il ne savait pas ce qu'il voulait lui dire.

Le Prussien ne se rebuta pas, il se rendit successivement chez tous les alcaldes de Barrio de la ville ; partout, il reçut la même réponse.

Il y avait de quoi devenir enragé.

Il rechercha, et fit rechercher les deux leperos et les deux femmes.

Tous quatre avaient subitement disparu, il fut impossible de découvrir leurs traces.

Le Prussien comprit alors qu'il avait eu affaire à plus fin que lui, et qu'il avait été joué.

Quant aux deux dames, elles avaient quitté le couvent des Bernardines à l'heure convenue, mais aussitôt qu'elles avaient mis le pied dans la rue, on avait perdu leurs traces sans qu'il fût possible de les retrouver.

L'espion faillit devenir fou de colère, de honte, d'avoir été si audacieusement berné, et surtout de peur, car il n'osait se présenter à don Lope de Tordesillas ; il se doutait fort que le général, très peu patient de sa nature, lui ferait payer cher sa maladresse, après avoir fait blanc de son épée, et avoir promis sur sa tête qu'il réussirait si on le laissait agir seul.

Nous laisserons provisoirement se désoler et trembler tout à son aise ce peu intéressant personnage, et nous reviendrons à nos charmantes fugitives que nous avons abandonnées dans la rue, en compagnie de don Luis et de don Jose, auxquels se joignit presque aussitôt don Estevan.

Don Luis et don Jose voulaient prendre une voiture, afin de ne pas fatiguer les dames, mais don Estevan les en dissuada ; mieux valait, dit-il, se rendre à pied à la place de Necatitlan, que de se faire arrêter dans une voiture par les Celadores, auxquels

il faudrait donner des explications que peut-être ceux-ci ne voudraient pas entendre, et qui, par conséquent, pourraient devenir orageuses.

Les deux dames, du reste, partagèrent cet avis, et insistèrent pour faire le trajet à pied.

On se mit donc résolument en route, deux par deux, et marchant les uns sur un trottoir, et les autres sur l'autre, afin de ne pas paraître ensemble, d'autant plus que don Estevan avait réuni une douzaine d'affidés.

Ceux-ci suivaient de loin, à la vérité, mais cependant toujours à une distance assez rapprochée, pour si besoin était, pouvoir venir immédiatement au secours de leurs chefs.

A peine était-il neuf heures et demie, lorsque don Luis et ses amis arrivèrent par des chemins détournés à la plaza en ce moment complètement déserte, de Necatitlan.

Toutes les mesures avaient été si habilement prises à l'avance et si bien concertées entre don Estevan et son frère don Jose, que leur audacieux coup de main avait été exécuté avec une rapidité foudroyante et un succès véritablement extraordinaire.

Il est vrai qu'ils avaient semé l'or à pleines mains, mais que leur importait ! le résultat qu'ils voulaient obtenir était atteint, ils n'avaient rien de plus à désirer.

Don Estevan avait comme toujours strictement tenu la promesse faite par lui à son ami.

Il avait laissé à don Luis l'initiative complète de l'exécution de l'enlèvement des deux dames, mission excessivement délicate, puisqu'il suffisait d'un cri de surprise poussé par les dames interpollées à l'improviste par un inconnu, précisément quand elles étaient déjà sous le coup d'une vive émotion intérieure causée par leur fuite même, pour faire tout avorter en donnant l'éveil.

Don Luis avait manœuvré fort adroitement, en dissimulant son costume dans l'ombre et ne se révélant d'abord aux fugitives que par le son de sa voix qu'elles connaissaient si bien.

Aussi le jeune homme était-il au comble de la joie, et tout en reconnaissant loyalement la large part prise par ses amis à cette affaire, était-il heureux du rôle que ceux-ci lui avaient assigné et qu'il avait si bien rempli.

Un appartement attenant à celui de don Luis avait été préparé à l'avance pour dona Angela, les deux dames se retirèrent aussitôt pour remettre un peu d'ordre dans leurs toilettes passablement froissées, et les trois jeunes gens de leur côté se hâtèrent de se débarrasser de leurs dégoûtements qui leur pesaient d'autant plus maintenant qu'ils étaient inutiles : que dona Angela et dona Mercedes ne les avaient jusque-là reconnus qu'à la voix, tant la métamorphose était complète.

Pendant l'absence des trois chefs, il ne s'était rien passé d'inquiétant ; plusieurs rondes avaient été exécutées dans le jardin par Aramburi avec le concours de Diamant, aucune découverte fâcheuse n'avait été faite.

Il n'y avait donc aucune inquiétude à avoir, pour le moment du moins ; cependant don Estevan, toujours prudent, résolu de ne pas laisser la maison sans une garnison respectable, maintenant surtout que dona Mercedes et dona Angela l'habitaient.

Une trentaine d'hommes résolus et dévoués, commandés par Sidi Muley, Camacho, El Rubio et Aramburi, furent installés séance tenante dans un quart de logis à part ; don Estevan leur donna les instructions les plus détaillées, et comme il savait pouvoir se fier complètement à eux, il n'y songea pas davantage, certain qu'il serait averti à la plus légère alerte.

Quelques minutes plus tard tous les habitants de la maison furent réunis dans le grand salon.

Chacun naturellement était rentré dans sa personnalité.

Alors commencèrent de douces et interminables causeries.

On avait tant de choses à se dire, à se faire confidence de tant de douleurs et d'angoisses subies, que la nuit presque toute entière s'écoula, avant que l'on songeât à prendre un repos cependant indispensable, après les vives et poignantes émotions de la soirée.

On se réunit à midi pour déjeuner.

Le bonheur épanouissait tous les visages.

Don Estevan et don Jose avaient déjà couru la ville en quête de nouvelles.

Ils en rapportaient à foison, des plus singulières et même des plus étranges.

Don Estevan raconta la déconvenue de Peters Batt, et sa fureur, quand, assistant à la dispute simulée des leproses et des cigareras qui avaient si adroitement pris la place des deux dames il avait vu l'alcade de Barrio qui n'était autre que Sidi Muley mettre la « Providencia » en fourrière et emmener les plaignants, hommes et femmes, en prison après avoir fait évacuer la place.

Et sa rage le matin quand il n'avait plus retrouvé l'alcade et avait, à sa grande confusion, reconnu qu'on s'était moqué de lui, d'autant plus que la Providencia avait été deux heures plus tard retrouvée abandonnée à l'entrée du paseo de Bucareli.

Toutes ses nouvelles racontées avec un entrain d'une bouffonnerie incroyable firent beaucoup rire les convives.

Puis don Estevan donna les excellentes nouvelles politiques qu'il avait reçues, et qui semblaient s'accorder à prouver que le règne du général de Tordesillas ne se prolongerait pas encore pendant une semaine.

Don Andrés Bravo, le lieutenant de dragons, avait, paraît-il, fait des miracles ; presque toute la garnison de Mexico était ralliée à l'ancien gouvernement du général B... et n'attendait qu'une occasion favorable qui ne pouvait tarder beaucoup, pour se prononcer en sa faveur.

Après une assez longue discussion sur ce sujet si intéressant pour tous les assistants, il fut convenu que le jour même don Jose de Sandoval, irait trouver le général B... dans sa retraite, le mettrait au courant et l'avertirait de se tenir prêt à apparaître dès que le signal lui en serait donné.

— Il nous reste maintenant à régler une question excessivement grave, dit don Estevan.

— Laquelle ? demanda don Luis.

— Ne le devinez vous pas, mon ami, dit don Estevan avec feu ; nous avons réussi, grâce à un miracle, à sauver provisoirement des griffes du général de Tordesillas.....

— Ma sœur et ma femme, c'est vrai, s'écria vivement don Luis, pardonnez-moi, mon ami, je suis si peu accoutumé au bonheur depuis quelque temps, que j'ai oublié les dangers terribles qui planent encore sur ces êtres chéris et les entourent de toutes parts.

— C'est cela même, mon ami, reprit don Estevan ; ne m'en veuillez pas de vous rappeler à vous-même ; vous savez que notre présence à Mexico est soupçonnée par notre ennemi, peut-être déjà ses espions sont à l'œuvre et ont-ils découvert nos traces.

— En effet, dit don Jose, cela est possible, d'autant plus que l'affaire d'hier aura dû changer ses soupçons en certitude ;

en effet, ces dames sont inconnues à Mexico, où elles n'ont ni parents ni amis, nous seuls avons intérêt à les sauver, c'est donc sur nous dont on sait l'audace et la résolution que l'on a accusés, avec raison, d'avoir exécuté cet incroyable coup de main et de l'avoir mené à bien malgré une nuée d'espions, ombusqués aux environs du couvent.

— C'est vrai, ne put s'empêcher de dire don Luis.

— Il est donc évident, dit don Estevan, qu'en ce moment tout le ban et l'arrière-ban de la police et des espions du général sont à notre recherche, s'ils nous trouvent et ils nous trouveront, si ce n'est aujourd'hui ce sera demain ou au plus tard dans trois ou quatre jours, que ferons-nous ?

— Nous nous défendrons, vive Dios ! s'écria don Luis, dont l'œil lança un fulgurant éclair.

— Certes, nous nous défendrons, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, mais nous n'avons qu'une trentaine d'hommes autour de nous ; que peuvent faire trente hommes si braves et si dévoués qu'ils soient, contre plusieurs centaines d'ennemis ? car ne vous y trompez pas, le général voudra en finir une fois pour toutes avec nous et il nous fera attaquer par des forces cent fois plus nombreuses que celles dont nous disposons, et cela lui sera facile, n'est-ce pas ?

Don Luis hochâ la tête sans répondre.

— Nous morts, que deviendront celles que nous avons juré de protéger et bien plus de sauver ? Répondez, mon ami ! ne pensez-vous pas qu'il est urgent de leur trouver une retraite plus sûre que celle qu'elles ont trouvée ici ; vous ne voulez point, n'est-ce pas, qu'elles retombent aux mains du général ?

— Non, quoi qu'il advienne ; mais je vous avoue ma faiblesse, bien que je comprenne au moins aussi bien que vous les dangers auxquels elles sont exposées ici, je ne me sens pas la force de me séparer une fois encore de ma femme et de ma sœur, les deux êtres que je chéris au-dessus de tout et pour le bonheur desquels je sacrifierais avec joie ma vie.

— Qui vous oblige de vous séparer de votre femme et de votre sœur, mon ami ? partez avec elles, accompagnez-les dans la retraite que nous leur choisirons, et veillez sur elles ?

— Estevan, dit don Luis d'un ton austère, mon ami, prenez garde, vous me proposez une lâcheté, ces paroles dans votre bouche sont pour moi une insulte.

— Pardon, mon ami, s'écria vivement don Estevan, vous avez mal compris mes paroles, jamais je n'ai eu la pensée de vous proposer une lâcheté, je voulais seulement.....

— Pas un mot de plus, mon ami, interrompit-il avec vivacité, n'essayez point de vous disculper ; vous êtes trop maître de vous-même pour ne pas calculer la portée de vos paroles et vous laisser ainsi emporter à parler sans réflexion ; vous n'avez pas eu l'intention de m'insulter, je le sais, je ne vous garde donc pas rancune de ce que vous m'avez dit ; j'y consens, cherchons puisqu'il le faut et que moi-même j'en reconnais l'urgence, pour ma femme et pour ma sœur une retraite plus sûre que celle que nous pouvons leur offrir dans cette maison ; mais n'oubliez jamais, vous et votre frère, que mon sort est attaché au vôtre par un lien indissoluble ; que là où vous tomberez je tomberai avec vous ; c'est votre amitié pour moi qui vous a jetés dans cette lutte implacable contre le général, je vous défie de me prouver le contraire ? donc, et pour la dernière fois, sachez-le bien, mes amis, mes frères, nous succomberons ou nous triompherons ensemble.

Les mains des deux jeunes gens se tendirent aussitôt vers

don Luis, et une chaleureuse étreinte fut échangée entre les trois amis.

— N'en parlons plus, dit don Estevan avec mélancolie, cherchons donc ensemble.....

Les deux dames avaient jusque-là écouté la conversation sans y prendre aucune part.

— Ne cherchez pas, s'écria vivement dona Mercedes.

— Comment ? fit don Estevan.

— Ne cherchez pas, reprit nettement la jeune femme avec émotion, ce serait inutile.

— Comment, inutile ? s'écria don Luis.

— Oui, car nous sommes résolues, ma sœur et moi, à ne plus nous nous séparer de vous, votre sort sera le nôtre.

— Tous nos malheurs sont venus de notre séparation, s'écria la jeune fille avec énergie, tant que nous sommes restées près de vous, mon frère, aucun danger ne nous a atteintes, n'est-il pas vrai ?

— Vous laissez votre sœur à l'hacienda de Santa Lucia, dit dona Mercedes, moi, vous me reléguez à Queretaro, qu'en est-il résulté ? vous le savez, Luis. Nous ne voulons pas de nouveau être exposées à des dangers semblables à ceux que nous avons courus loin de vous.

— Pour rien au monde, appuya la jeune fille.

— Nous préférons mille fois la mort à ces angoisses terribles qui nous ont brisé le cœur, ce que vous avez dit à vos deux amis il n'y a qu'un instant, mon cher Luis, ces paroles, nous vous les répétons, nous succomberons ou nous triompherons avec vous.

— Et du moins, s'il nous faut mourir, nous tomberons exemptes de toutes déshonorantes souillures, dignes de vous et dignes de nous-mêmes.

Ces paroles furent prononcées avec une simplicité grandiose qui frappa d'admiration les trois hommes.

— Soit ! s'écria don Luis avec force, nous resterons unis et, mourant ensemble, nous ne serons même pas séparés par delà le tombeau.

— Vous le voulez ? dit don Estevan avec tristesse.

— Nous ne voulons pas, nous prions, dit dona Angela avec un angélique sourire.

— Que votre volonté soit faite, vous resterez ici, señoras, quoi qu'il arrive nous ne nous quitterons pas.

— Oui, et celui qui osera nous attaquer le payera cher, dit don Jose avec une sombre résolution.

— Merci pour elles et merci pour moi, mes amis, dit don Luis.

Diavant, comme s'il eût compris ce qui se passait, alla se coucher aux pieds des deux dames, sur lesquelles il fixa son regard presque humain.

En ce moment, Sidi Muley entra dans le salon et dit quelques mots à voix basse à don Jose.

— J'y vais, répondit le jeune homme en se levant.

Et après avoir salué les dames, il quitta le salon sur les pas de l'ancien spahis.

(A SUIVRE

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

Pour un point Martin perdit son âme.

Le chemin est un mauvais voisin.

La table engendre des amis.

LE TESTAMENT SANGlant

DEUXIÈME PARTIE

III

L'ENTR'ACTE.

— Vive le roi ! s'écria la jeune femme.
 — Vive le roi ! s'écrièrent les cavaliers et les serviteurs.
 — Vive le roi ! répéta Raymon de sa douce voix d'ange, en agitant ses petites mains.

Quelques minutes après, les quatre hommes étaient partis, la porte du Tavclay refermée, et Adrienne, dans sa chambre, à genoux devant son prie-Dieu.

Nos quatre voyageurs arrivèrent jusqu'à Troyes sans encombre ni incident notable.

Les pays qu'ils traversaient offraient cet aspect d'inquiétude morne, de vague agitation, qui précède les grandes crises et les ivresses révolutionnaires.

Arrivés à Troyes, M. de Varni et ses compagnons, conformément aux instructions du marquis de Bouillé, se dirigèrent rue Planchette.

C'était alors une rue tortueuse, étroite, à demi cachée dans un vaste pâté de maisons, et très habilement choisie pour qu'on pût y aller ou en venir sans éveiller les soupçons ou la curiosité ; presque à l'angle de la rue des Lavandiers, ils aperçurent, au-dessus d'une boutique de très-humble apparence, un écriteau à peine lisible, et portant le nom indiqué : « Auguste. » L'unique individu qu'ils trouvèrent dans le magasin avait les yeux cachés sous de grosses besicles, et la tête enfouie sous une énorme perruque, surmonté d'un grossier bonnet de tricot.

Il était difficile de deviner sa taille ou son âge, sous l'espèce de souquenille brune qui le couvrait tout entier, et qui semblait un échantillon de son magasin de friperies.

Il jeta sur les arrivants un regard dont le verre bleu des besicles, ne pouvait entièrement dissimuler l'éclat, et leur dit d'un ton brusque :

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Espoir, Montmédy, répliqua M. de Varni à demi-voix.

Sans mot dire, le fripier les conduisit dans l'arrière-boutique ; il présenta à M. de Varni et à Elzéar deux habits pareils, de couleur jaune, doublés de bleu, coupés en forme de veste de chasse et garnis de boutons de métal. Des culottes de peau de daim et des bottes complétaient ce costume, qui était, sauf quelques détails, celui des courriers du prince de Conti.

Le vicomte et Elzéar revêtirent ces deux habits ; ensuite le silencieux fripier apporta à Dominique et à Claude deux costumes bourgeois, de couleur sombre, pouvant appartenir à des intendants ou à des valets de chambre de bonne maison : de grandes bottes de voyage, à l'écuycère, passées sur les culottes et les bas noirs, et pouvant se mettre ou se retirer à volonté, devaient être ôtées ou reprises par les deux hommes, suivant qu'ils auraient à faire la route à cheval ou à monter derrière les voitures.

Le travestissement de nos quatre voyageurs s'accomplit aussi silencieusement que tout le reste. Quelques minutes après, M. de Varni, Elzéar, Dominique et Claude sortaient de cette singulière boutique.

À quelques lieues de Troyes, ils se séparèrent. Le vicomte

et son fils prirent le chemin de Châlons-sur-Marne. Dominique et Claude se dirigèrent vers Sainte-Menehould ; nous allons les y suivre.

IV

LE DRAME.

La marche fut silencieuse et rapide ; certes, quiconque eût rencontré sur cette route ces deux hommes du même âge, vêtus de même façon, et trottant côte à côte sur des chevaux de même taille et de même robe, ne se serait pas douté des abîmes qui séparaient ces deux hommes, des sourdes tempêtes qui s'élevaient incessamment dans leurs cœurs.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une petite distance de Sainte-Menehould, Dominique Ermel se plaça en travers sur la route, et arrêtant par la bride le cheval de Claude :

— Avant d'entrer, deux mots, dit-il à son compagnon.

— Quatre, répondit Claude froidement.

— Croyez-vous que je vous laisserai faire ?

— Faire quoi ?

— Trahir ceux que vous êtes chargé de défendre ; continuer votre exécrable et criminelle vengeance ; frapper M. de Varni et son fils, non plus seulement en les atteignant dans leur existence, dans leur bonheur, dans leur famille ; mais en livrant, en dénonçant ces personnes royales au salut desquelles ils se sont voués... C'est là ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

Claude le regarda fixement, fit un imperceptible mouvement d'épaules, et lui dit avec le même sang-froid :

— Eh bien ! après ?

— Après... j'ai à vous dire qu'ici notre complicité cesse ; qu'ici il ne s'agit plus d'une femme à venger, d'un homme à punir, mais d'une royauté à sauver ou à perdre, d'une noble tâche à seconder ou à détruire, des destinées de tout un peuple à bouleverser pour la satisfaction de notre haine... Non, non, Claude, ceci est trop gros jeu pour nous, et je me regarde, pour cette fois, comme délié de mon serment...

— Qui vous parle de votre serment ? Je ne vous demande rien ; j'agirai seul...

— Oui, si je vous laisse agir, reprit résolument Dominique en tirant un pistolet de dessous sa veste ; mais écoutez-moi bien Claude : nous voici au 20 juin ; il est six heures du soir, nous, allons entrer dans une ville où le roi passera demain matin. D'ici là, nous n'avons qu'à attendre et à nous taire. Eh bien ! d'ici là, je ne vous quitterai pas plus que votre ombre ; et, si vous dites un mot, si vous faites un geste, si vous poussez un cri qui puisse nous trahir, j'y vous brûle la cervelle.

— Très bien ! répondit Claude de ce même air ironique qui donnait à son visage une expression sinistre ; avec vous, du moins on sait à quoi s'en tenir.

Un quart d'heure après ils entraient à Sainte-Menehould.

Ils se logèrent dans une modeste auberge, et suivant leurs instructions, se donnèrent pour des domestiques de la baronne Korff, ayant pris les devants pour faire préparer les relais destinés à conduire leur maîtresse.

Lorsqu'ils eurent mis leurs chevaux à l'écurie et veillé à ce qu'ils ne manquassent de rien, Dominique, pour plus de précaution, dit à l'aubergiste que son compagnon et lui, afin de faire moins de dépenses, logeraient dans la même chambre. Ensuite, il prit le bras de Claude, bien sûr qu'il n'avait pu échanger un mot avec personne, et bien décidé à ne pas le quitter une minute.

Il était sept heures du soir ; le soleil allait se coucher ; la soirée était magnifique. Claude et Dominique parcoururent la ville, profitant de la dernière heure du jour pour se faire une idée exacte des localités ; Claude était sombre et taciturne, mais calme ; rien, dans son attitude et ses manières, ne semblait justifier les soupçons.

Le jour commençait à tomber lorsqu'ils arrivèrent devant le bâtiment de la poste. Un peu d'agitation se manifestait dans la ville, et quelques bruits vagues ou contradictoires circulaient parmi les groupes qui s'étaient formés çà et là.

Un détachement de hussards du 6^e régiment venait d'entrer par la porte de Verdun, et à la vue de ces uniformes, combinée avec ces rumeurs confuses, inquiétait la population.

Le commandant en chef de ce détachement, requis par la municipalité de déclarer quel était l'objet de sa mission, communiqua des ordres signés du marquis de Bouillé, et enjoignant à ce détachement d'aller au-devant d'un trésor destiné aux troupes de la frontière.

Sans détruire entièrement l'agitation, cette explication la ralentit. Peu à peu même, les groupes se dissipèrent, et Dominique et Claude restèrent à peu près seuls devant le bâtiment de la poste.

Un homme de vingt huit à trente ans fumait, assis sur un banc, à côté de la porte.

La nuit approchait ; mais on sait combien, à la fin de juin, le crépuscule se prolonge ; on pouvait encore se voir distinctement à quelques pas de distance.

Claude et Dominique continuaient leur promenade sur la place qui étoit l'hôtel de la poste. Chaque fois qu'ils revenaient sur leurs pas, ils se retrouvaient près du fumeur assis ; le feu de sa pipe brillait comme un ver luisant, au milieu des ombres croissantes.

Dominique avait toujours son bras passé sous celui de Claude il lui semblait que pas un de ses mouvements ne pouvait lui échapper.

Mais, tout en continuant à marcher, Claude, sans affectation, avait fixé les yeux sur le fumeur. Au premier tour, leurs regards s'étaient rencontrés ; au second, Claude élevant la main que Dominique lui laissait libre la passa perpendiculairement sur son visage, puis horizontalement sur sa bouche ; l'inconnu répondit par un même signe ; c'était la franc-maçonnerie révolutionnaire ; Claude n'en demandait pas davantage.

Il laissa passer quelques minutes ; puis, tirant tranquillement une pipe dans sa poche, il se mit à la bourrer avec une savante lenteur. Ensuite il la porta à sa bouche, et alors seulement parut s'apercevoir qu'il n'avait pas de feu.

En ce moment même, les hasards de la promenade venaient de les rapprocher du fumeur inconnu, qui n'avait pas bougé de sa place, et dont la pipe brillait davantage à mesure que l'ombre s'épaississait.

Claude fit le geste usité en pareille circonstance, et, dégageant doucement son bras de dessous celui de Dominique, il porta la main à son chapeau, s'inclina devant le fumeur et murmura quelques mots que Dominique ne put entendre, mais qu'évidemment son geste, son attitude et sa pantomime traduisaient ainsi :

— Monsieur veut-il me permettre de m'allumer ?

Les deux pipes étaient collées l'une à l'autre et voici les paroles rapides qui s'échangeaient à voix basse :

— Votre nom ?

— Drouet.

— Vous êtes patriote ?

— Oui.

— Vous haïssez Louis XVI et l'Autrichienne ?

— Oui.

— Vous les connaissez ?

— Non.

— Que feriez-vous pour l'homme qui vous les livrerait ?

— Tout.

— Ils passeront ici, demain, dans le jour ; il y aura deux voitures : l'une grosse, l'autre petite. Vous verrez dans l'escorte, un jeune homme de trente ans, costume de courrier, bleu et jaune, des cheveux blonds, moustache brune. Quand tout sera découvert, vous direz que c'est lui qui vous a tout révélé.

— Je le dirai.

— Monsieur, je vous remercie et je vous demande pardon, dit alors Claude à voix haute, en se relevant avec sa pipe allumée. Mon diable de tabac était si humide, que j'ai abusé de votre complaisance.

L'inconnu s'inclina poliment ; Dominique et Claude se promènèrent encore quelques instants sur la place, puis rentrèrent dans leur logis. Dominique ne ferma pas l'œil ; Claude ronfla bruyamment jusqu'au lendemain matin.

Ce lendemain, c'était le 21 juin 1791.

Pendant toute la matinée, les deux hommes se tinrent aux aguets près de l'hôtel de la poste, mais leur attente fut vaine ; la journée s'écoulait et rien ne paraissait encore.

Vers les huit heures, les hussards dont la présence avait jeté la veille quelque agitation dans la ville, étaient sortis de Saint-Menehould pour se replier sur Pont-de-Somme-Vesle, ainsi que l'indiquait le plan tracé par M. de Bouillé.

L'émotion causée par cet accident commençait donc à s'effacer, lorsque, trois heures après, on avait vu arriver un détachement de dragons, commandée par M. d'Andoins, et l'apparition de ces nouvelles troupes avait tout à coup ranimé l'inquiétude et l'exaspération populaires.

(A CONTINUER)

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payé à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie}.

Boite 1386, R. de P., Montréal.

No. 17, Rue Ste. Thérèse